

VALÉRIE BELIN

«NERIUM OLEANDER», DE LA SÉRIE «BLACK-EYED SUSAN», 2010

Impression pigmentaire sur papier marouflé. 163 cm x 130 cm.

Femme en frénésie de fleurs

L'art baroque et l'art minimal restent les fondements du travail de Valérie Belin. L'instant décisif n'est plus la prise de vue mais la recherche en atelier.



© Valérie Belin / Courtesy Galerie Jérôme de Noirmont.

POLKA iPad
d'autres photos
de la série
«Nerium Oleander» de
Valérie Belin.

Son œil est le pinceau, l'appareil sa palette. Valérie Belin, 47 ans, diplômée des Beaux-Arts de Bourges, fait de la photographie comme de la peinture.

De l'intérieur. « Je suis très proche de mon outil et des techniques digitales. Je mers d'elles non pas pour affiner, rectifier, mais pour

brutaliser l'image, exagérer, créer l'illusion. N'est-ce pas le propre de l'art? »

« Nerium oleander », est le nom latin d'un arbuste à fleurs. C'est aussi l'une des onze photographies de la série « Black-Eyed Susan », réalisée en 2010. L'enjeu ? La superposition de deux images – un visage et des

fleurs – pour n'en faire plus qu'une. Si, dans ses premiers travaux consacrés aux vases et verres en cristal (1993), Valérie Belin travaillait sur le spectre lumineux des objets, en restant très proche du procédé originel de la photographie, la série des femmes-fleurs remet en cause le principe photographique. L'instant décisif n'est plus la prise de vue mais, comme pour le peintre, le lent travail de l'atelier, les retouches digitales, les recherches sur la chromie, les équivalences de formes et de nuances.

Ce qui frappe d'abord, c'est la beauté plastique des visages, statufiés, vidés de leur âme. « Une beauté rigide, frontale, sans ombre, sans expression, façon "Mad Men" ou Lara Croft », dit Valérie. Ce sont des stéréotypes. « J'aborde toujours des sujets kitsch, vernaculaires, des paquets de chips, des épaves de voiture, des corbeilles de fruits commandés sur Internet, ou des personnes qui sont déjà transformées en images – ainsi les mannequins, les danseurs, les bodybuilders... Je travaille sur l'idée de cliché. Je cherche à créer des clichés exacerbés, exorbités. »

Le traitement minimaliste vient accentuer l'inhumanité de ces portraits. Absence de contexte historique, frontalité absolue du point de vue, cadrage identique... Chaque visage se dissout dans l'image.

« Le défi était avant tout formel, insiste Valérie Belin. Ainsi, j'ai utilisé les perles, leur rotondité, pour rappeler

celle des boutons de fleur... Ce sont des appâts pour incorporer les deux clichés. »

Le rigorisme formel est toutefois savamment corrompu par la frénésie des fleurs qui envahissent le visage immuable. « J'aime cette jubilation baroque et la profusion des détails qu'offre la chambre photographique, comme si j'avais dessiné à la plume chacune des nervures des feuilles. Les fleurs sont une surenchère de décor sur une figure déjà décorative par sa beauté intrinsèque. Les couleurs solarisées vident les fleurs de toute réalité. Une équivalence s'opère entre l'humain et le végétal dans une dimension désincarnée. »

« Ce sont des nymphes dans les limbes, des visages préraphaéliques, comme si on les regardait à travers une nappe d'eau. » Ils sont si transparents qu'on voit la mort au travers.

L'ambivalence est à l'œuvre dans la photographie de Valérie Belin : les êtres sont saisis comme au-delà ou en deçà d'eux-mêmes, pour n'en retenir que l'absence. Le visage déserté de « Nerium Oleander » a cessé de grimacer pour devenir intérieurement plus grinçant encore. Derrière ses traits immobiles, un autre visage se contracte, dans un insupportable paroxysme. ●